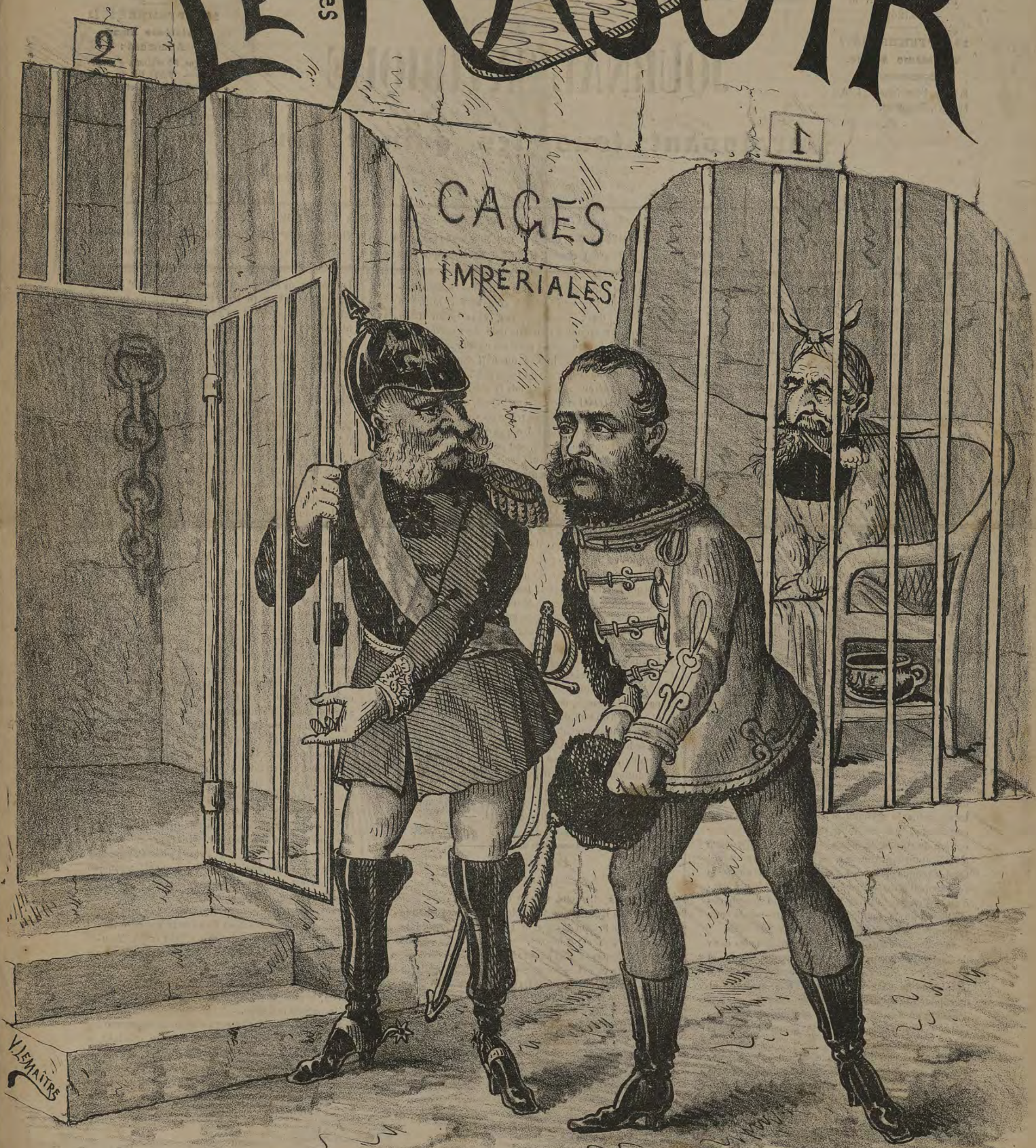


N^o 53 15 Centimes

LE RASOIR



Résultat de L'entrevue de Gastein.
L'empereur d'Autriche. — après vous, sire.
L'empereur d'Allemagne. — entrez donc, je vous prie.

Rédacteur en chef:
CARLOS DE BADAJOZ.

Bureaux:

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

10 SEPTEMBRE 1871

Troisième Année.

Abonnement:

Belgique, Un an, franco fr. 4,50.
Etranger, Port en sus.

LE RASOIR

Dessinateur
VICTOR LEMAÎTRE.

Bureaux:

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

10 SEPTEMBRE 1871

Troisième Année.

Annonces:

La ligne, 60 centimes et à forfait. — Pour les annonces, s'adresser à M. Brance, quai de la Balte N° 5.

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant tous les quinze jours.

Honni soit qui mal y pense.

En vente: à Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers, chez E. L'OLIVIER, rue Neuve, 48 et chez E. SARDOU, 12, Galerie St-Hubert, Passage du Prince. — A Anvers, chez CHEFFAELS, libraire, rue Marché-aux-Vaches. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy. — A Verviers, chez WEBER-CHAPUIS, Place des Récollets. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire.

AVIS.

Depuis le 1^{er} Septembre les bureaux du Journal sont transférés place Ste-Barbe, N° 6.

Causerie.

Quelle chaleur, grands dieux! Voilà le cri du jour; on ne s'aborde plus qu'en s'essuyant le front, la figure gonflée comme un joueur de cornemuse, et le gilet entr'ouvert pour laisser pénétrer un peu d'air qu'on ne trouve nulle part. Chacun se plonge amoureusement dans l'eau, et si on ne craignait de devenir poisson et de se couvrir d'écaillés, on n'en sortirait plus.

Les campagnes sont envahies, les villes abandonnées. Les amoureux se blottissent derrière les buissons, pour échapper aux regards de M. Phébus; les mamans font sous les grands arbres, une effrayante consommation de glaces, sorbets et fruits rafraichissants, déversant avec un ensemble touchant un torrent d'anathèmes sur ces feux brulants qui les rougissent comme des sybilles inspirées; les papas endossent leurs plus amples vêtements, et les journaux, qui naguère les plongeaient dans de béates extases, ne sont plus entre leurs mains que d'immenses éventails à mouvement continu. Les gourmets se vouent à tous les diables, jurent, tempêtent et maigrissent à vue d'œil. — C'est désolant. — Quelques jeunes filles poursuivent les papillons, et les garçons se mettent en tête d'atteindre les jeunes filles. Heureux papillons, pauvres garçons! Enfin les affaires languissent; on est sans courage, sans ardeur, sans vie.

Les rois, les princes, les empereurs, tous les grands de ce monde se baignent, se prélassent comme de simples mortels. Quel tableau touchant après l'entrevue ménagée et conduite à bonne fin, de ces deux empereurs, qui en 1866 couvraient l'Allemagne entière de ruines, de fumée et de sang! Quelle douce amitié après tant d'envies, de haines et d'ambition! Quel exemple pour les petits! C'est là du reste l'évènement qui seul peut encore malgré les ardeurs d'un ciel en feu, attirer les regards du monde des affaires et de la politique. Que sortira-t-il de cette rencontre des deux puissants du siècle?

Se retremperont-ils, non seulement dans les eaux de Gastein, mais encore dans des idées de concorde et d'unions? — Auront-ils en vue le bonheur de leurs peuples ou ne cacheront-ils sous une modestie et une apparente satisfaction que des désirs inassouvis encore et une soif plus ardente que jamais de nouvelles gloires, de puissance plus grande? — Telle est la question.

Nous avons peu de confiance dans ces semblants d'amitiés qui apparaissent après la discorde, comme un coin de ciel bleu entre deux nuages noirs de tempêtes. — Nous ajoutons peu de foi à ces pro-

testations d'inaltérable union et il nous semble impossible de voir vivre côte à côte et sur le même rang ces deux porte-sceptres, sans qu'un beau matin il ne prenne à l'un fantaisie de s'élever plus haut que l'autre. — Et pendant ce temps nous regardons avec l'air hébété du naïf consultant un augure et nous espérons en toute confiance. C'est si beau d'espérer, mais parfois la désillusion est si grande, le réveil si désastreux! Quoi, qu'il ne soit, il est toujours profondément triste de voir, après des malheurs qui n'ont de trêve que quelques instants, les souverains se réunir, soit pour se liguier dans la prévision d'orages lointains, soit avec la conviction mutuelle que de leur entrevue l'un sortira plus humble que l'autre. Toujours une pensée sinistre au fond de leurs arrogantes cervelles. A peine le feu est-il éteint d'un côté, qu'ils craignent de voir l'incendie s'allumer ailleurs et qu'ils brandissent, prête à flamber, la torche de la destruction. Et leurs peuples regardent, et ils sourient d'aise.

Mais quand au soir d'un beau jour, ils verront encore le ciel s'obscurcir tout d'un coup, quand le canon tonnera autour de leurs demeures, quand la ruine les étendra dans ses griffes accérées, quand la douleur et le deuil marqueront de leurs empreintes livides la figure de leur mère, de leurs femmes et de leurs enfants, il feront amas de résolutions inébranlables, de serments indestructibles! — Autant en emporte le vent! D'un côté la gloire passera là dessus, de l'autre le désir de la revanche, et ce que l'on voit depuis des siècles se verra tant que les nations ne comprendront pas qu'enfin leur rôle ne se borne pas à une obéissance voisine de l'aveuglement, mais qu'elles ont leur mot à dire dans les résolutions des êtres chamarrés qu'elles ont mis à leur tête, et que si elles les ont fait grands ce n'est pas pour être les instruments de leur décadence mais les artisans de leur prospérité. —

LESCARS.

Les Momies.

(Suite).

« Allons, chasseur, vite en campagne! »

Ce vers d'une chanson célèbre est répété chaque matin par Priape dès que le timbre de sa perdule annonce qu'il est 8 heures.

N'est-ce pas en effet l'heure à laquelle la couturière, la modiste et autres princesses de l'aiguille, quittant leurs faubourgs enfumés, traversent nos rues avec la légèreté de l'oiseau pour disparaître dans ces ateliers où s'élaborent les chefs-d'œuvres de la mode.

Or, chacun sait que Priape est friand de ce gibier et que son unique occupation est de lui donner la chasse.

Les grincheux vont même jusqu'à prétendre que cette passion, arrivée à son paroxysme, a détruit tout autre sentiment: il n'apprécie ni les distractions de

la taverne, ni les agapes rabelaisiennes que l'amitié préside; quant au théâtre et aux réunions intimes, leurs séductions n'ont pu combattre avec succès les attraits de la chasse du quadrilatère.

Certes, il ne serait pas sans intérêt de rechercher quelles circonstances exceptionnelles ont provoqué ce développement anormal d'un penchant que nous éprouvons tous, mais que nous savons restreindre dans des limites convenables.

Si Priape était un Adonis on pourrait attribuer sa grisettomanie aux séductions irrésistibles qui l'auraient assailli dès sa jeunesse, en ayant pour résultat de l'amener insensiblement à subir le despotisme de l'habitude et à faire de la femme un fétiche.

Cependant on ne peut alléguer en sa faveur cette circonstance atténuante: il serait en effet superflu de dissimuler qu'ils ne réalisent nullement l'idéal que rêvent les diablottins en jupons, n'ayant ni la grâce et l'élégance d'Alfred, ni l'embonpoint appétissant d'Alphonse ni la figure angélique d'Oscar.

Je concède qu'il est solidement charpenté, que l'imperceptible balancement qu'il imprime à son corps en relevant son parapluie avec cranerie n'est pas dépourvu de charme et qu'il est de taille à captiver les Messalines.

Mais la tête qui surmonte ce torse athlétique n'est rien moins que séduisante et l'appendice qu'on appelle vulgairement le nez est loin d'avoir une coupe irréprochable: on pourrait même ajouter que ce point central de la figure est affecté d'une gibbosité qui rompt l'harmonie des traits.

C'est donc un problème insoluble que celui de savoir à quelles causes rattacher ces instincts de volcan que nous constatons.

Ce n'est pas seulement aux prêtresses de la mode que s'intéresse Priape; son territoire de chasse embrasse également le rayon de nos boulevards où sont érigés les petits temples qu'habitent ces divinités chargées d'offrir aux passants affairés l'eau de Seltz, le soda et autres boissons réfrigérantes.

L'adresse déployée par Priape pour s'approcher des buvettes en question sans éveiller l'attention des badauds est réellement merveilleuse: il s'avance d'un pas ferme, rapide et cadencé, comme le Juif-Errant, longe une rangée d'arbres sans déviation, préoccupé ostensiblement d'éviter le moindre retard et d'accomplir en ligne droite un long trajet. Tout-à-coup il s'arrête brusquement, fait un demi-tour à droite et tombe en arrêt, le coude appuyé sur le comptoir de la buvette avec la nonchalance d'un pacha, et protégé par l'ombre que projette le petit toit de la pagode indienne.

Sirotant le verre d'eau qu'une main mignonne lui a préparé, il captive par son langage mielleux la déesse au tablier blanc: habile à saisir le défaut de la cuirasse, à l'offrir de son cœur il ajoute celle d'un cachemire, et il est de notoriété que plus d'une Aspasia a été prise au piège.

Seulement quand l'échéance arrive, l'amoureux réalise ses promesses mais le banquier s'efface, et rentes et cachemires ne sont que chimère; si la belle proteste, on la renvoie à sa buvette.

Et voilà comme
Un galant homme
Evite un onéreux paiement.

En résumé, les artifices de Priape s'écartent des traditions de don Juan; il n'applique qu'un seul précepte, c'est qu'à la vénalité de la femme il faut opposer la rouerie d'Harpagon.

SOLINA.

Spa.

Rassurons d'abord le lecteur qui s'attend probablement à une dissertation sur les villes d'eau. Je ne veux pas dissimuler que j'avais exhumé de mes cartons, pour le numéro de ce jour, unê revue, qui embrassait les mille et un attraits de Spa, notamment les bains et les fontaines.

Mais j'ai découvert dans la Gazette de Spa du 2 Septembre un petit poème consacré aux sources, et cette découverte m'a inspiré pour mon article, une répulsion qui a amené son anéantissement.

Parler des fontaines après la lecture des vers charmants auxquels je fais allusion, ce serait de l'outrecuidance.

Que nos désœuvrés qui font en Septembre leur nid à Spa, parcourent cette boutade humoristique et ils feront, en compagnie de l'auteur, une excursion dont ils lui sauront gré.

M. Léon Dommartin, qui a signé cette poésie, occupe dans la presse française une place très-honorable: il est Spadois et ses compatriotes apprécient tout particulièrement son talent d'écrivain.

Il nous est impossible de résister à la tentation de citer quelques vers en regrettant de ne pouvoir reproduire, dans toute sa teneur, cette spirituelle fantaisie.

SOLINA.

POUHON.

Un dé fait pour des géants,
Placé sur un jeu de quilles:
C'est là qu'on voit les familles
Errer, visages béants,

Sous la blanche colonnade,
Les beaux dimanches d'été,
Et prendre un air dégouté,
Sans respect pour la naïade.

Ce museau fort déplaisant,
C'est le grand czar de Russie;
Il souffrait de la vessie,
Ce qui n'est guère imposant.

Si ce personnage auguste
Ne souffre plus maintenant,
Cela n'est pas étonnant,
Car il n'a rien que le buste.

Un très-beau buste de bois,
De bronze ou de pain d'épice:
Chacun, suivant son caprice,
Peut choisir entre les trois.

A défaut de prototype,
Pour couler Pierre-le-Grand,
On s'est servi simplement
D'un moule à têtes de pipe.

Dès l'aurore, ici l'on voit
S'en venir en longues files:
La bande des hydrophiles,
De plus en plus à l'étroit.

Les petites demoiselles
Aux chignons volumineux,
Aux regards très-lumineux
Sous les voiles de dentelles,

Du bout de leur doigt ganté
Lèvent ces claires voilettes,
Avec des mines coquettes
Et des airs de dignité.

Puis, cambrant leur taille fine,
Montrant petit pied mignon,
En arrière le chignon,
En vedette la poitrine,
Posant le verre indiscret
Entre les deux lèvres roses,
Les paupières demi-closes,
Elles boivent tout d'un trait.

LÉON DOMMARTIN.

Les Badauds.

Que de fois ne vous est-il pas arrivé, en allant par la ville, de faire la rencontre d'un nombreux rassemblement? Vous hâtez le pas, persuadé qu'il s'agit d'une affaire de grande importance; vous vous sentez poussé par une curiosité mêlée de crainte.

Vous vous approchez, vous bousculez le groupe pour mieux voir ce qui se passe, et vous finissez par assister à un spectacle tout-à-fait de nature à fixer l'attention générale; celui-ci, par exemple: un brave pompier qui est parvenu à prendre un chien flânant sans muselière sur la voie publique, en dépit de tous les arrêtés communaux.

Ou bien, en passant sur l'un des quais, vous voyez nombre de personnes le long du garde-corps; ces personnes se penchent pour regarder dans l'eau, tandis que, derrière elles, d'autres entourent un monsieur à tête nue et discutent vivement avec lui.

Assurément, il s'agit d'une affaire des plus graves; plusieurs bateaux, sans doute, ont coulé à fond; déjà vous frémissez à la seule idée du nombre des victimes. Tout ému, vous courez vers le lieu du sinistre, — et vous arrivez à propos pour voir... un chapeau de paille qui s'en va doucement au caprice des flots, — et des gens expliquant au monsieur à tête nue le moyen le plus facile de rentrer en possession du très intéressant couvre-chef qui vient d'entreprendre un voyage de long cours.

Dans un cas comme dans l'autre, la plupart resteront longtemps à l'endroit où s'est produit l'accident pour faire l'éloge de l'adresse du pompier ou pour proclamer l'utilité des cordons élastiques; et l'incident se prolonge si bien que l'un s'en allant l'autre arrivant, le groupe se trouve à la fin entièrement renouvelé; personne ne sait plus ce qui s'est passé et l'on s'arrête encore en se demandant: « Qu'est-ce qu'il y a? »

Voilà les badauds; pour être témoins d'un événement du genre de ceux que je viens de citer, soyez bien sûr qu'il s'en rencontrera toujours; ils seront là, qui les bras pendants, qui les mains derrière le dos, et tous regardant et baillant à qui mieux mieux.

Et n'allez pas croire que ce soit là le propre des gens inoccupés; non, non; les oisifs, c'est le petit nombre; pour la plupart ceux qui s'arrêtent, sont des gens vaquant à leurs affaires; fussent-ils même pressés, ils ne manqueront pas, si l'occasion s'en présente, de « badauder » un peu, sauf à venir trop tard à leurs occupations.

Ces petits spectacles sont, dirait-on, un besoin pour les badauds; ils les recherchent, les poursuivent, et ne sont pas contents s'ils n'ont, le soir, quelqu'aventure à raconter; s'ils n'ont rien vu c'est pour eux une journée perdue.

Le badaud, dans le fait, ne serait pas bien mauvais s'il ne s'amusait que de ces petits riens; mais il a un travers:

C'est, qu'à défaut d'autre chose, il voit ou prétend voir des ridicules chez autrui. Un chapeau lui semble-t-il trop grand, un vêtement lui paraît-il trop court, il contemple celui qui le porte et s'en joue, ne s'apercevant pas, badaud niais qu'il est, que si ceux qu'il regarde se donnaient la peine de le regarder, ils trouveraient en lui belle occasion de rire.

Après cela, vous savez le proverbe: Tel qui voit une poussière si je continuais, j'en pourrais dire du mal; j'aime mieux m'arrêter, car, entre nous, il faut bien l'avouer, badauds, nous le sommes tous un peu.

ASTHON.

Correspondance.

A M. J. Benard à Paris. — Merci pour votre bonne lettre.

A M. Da Silva M... à Rio-Janeiro:
« Delenda Carthago » . . .

Explication du rébus du dernier numéro.

Qu'à bu l'âne au lac?
L'âne au lac a bu l'eau.
(K bulle anneau lac? anneau lac a bulle O)
A deviné. — Notre ami L. B.

Sphinx par Delbrouwir.

En quoi une fille vertueuse conduisant des moutons ressemble-t-elle à un oiseau?

!!!

Il paraît, que semblable à un pacha, le chemin de fer Américain ne peut exister sans ses rails.

**

Savez-vous pourquoi M. Faust-Marlin doit craindre de se rendre dans la loge d'un escamoteur?

(Attention!) Parce que ordinairement un escamoteur *met-à-mort Faust*; (métamorphose pour les lecteurs du *Carillon*.)

**

Quand je vais aux bains, je me figure entrer dans un laboratoire de chimie, car je me trouve en présence de *corps-nus*.

**

Il paraît que l'on va changer le nom de la rue des Guillemins; depuis que l'on y a planté des arbres, elle a l'air d'une rue *trop quai*.

**

M. V. Raskin en parlant de sa moitié prononce le nom d'une liqueur, car il dit sans cesse: *ma Raskin*.

L. B.

Annonces.

PAVILLON DE FLORE.

RÉOUVERTURE LE 16 SEPTEMBRE.

PIERRE HAUWEGHEN

PROFESSEUR D'ESCRIME

18, Ile de Commerce, (derrière le Manège).

SOUS PRESSE. Pour paraître dans la 1^{re} quinzaine du mois de décembre 1871.

TROISIÈME ÉDITION

DU

LIVRE D'ADRESSES

OU

ALMANACH officiel du COMMERCE et de L'INDUSTRIE DE LA VILLE DE LIÈGE ET DE SES FAUBOURGS,

par Philippe DE BRUYNE,

FAUBOURG STE-MARGUERITE, 228, LIÈGE.

PHOTOGRAPHIE DE T. DEPIREUX.

RUE DE LA CATHÉDRALE, A LIÈGE.

Portraits-cartes 10 francs la douzaine.

SIMAI, Coiffeur,

RUE DE LA RÉGENCE.

V. RASKIN, rue des Guillemins.

Tabacs et cigares.

MONITEUR DES ANNONCES

DE LA VILLE DE LIÈGE.

5 CENTIMES LA LIGNE.

Bureaux: Passage-Lemonnier, 25.

Imp. et lith. de J. Daxhelet, Pass.-Lemonnier, 12.

EN CHASSE !

